BIOGRAPHY

J. SANJURJO D'ARELLANO

Inauguration

du

Pavillon Albarran

à l'Hôpital Cochin

Service d'Urologie de M. Maurice Chevassu

Extrait de *La Presse Médicale* (N° 92. du 17 Novembre 1926).

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

1926

22200049067

J. SANJURJO D'ARELLANO

Inauguration

du

Pavillon Albarran

à l'Hôpital Cochin

Service d'Urologie de M. Maurice Chevassu

Extrait de *La Presse Médicale* (N° 92, du 17 Novembre 1926).

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

1926

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Inauguration du pavillon Albarran à l'hôpital Cochin

SERVICE D'UROLOGIE DE M. MAURICE CHEVASSU

L'Assistance publique mérite tous les éloges. Les difficultés de l'heure présente, les lourdes charges qu'elle doit assumer et qu'aggrave la dévalorisation du franc ne l'ont pas empêchée de réaliser dans la perfection une œuvre monumentale admirablement conçue. Dans l'alignement du boulevard de Port-Royal, derrière les vétustes bâtisses des capucins, dont les derniers vestiges, pans de murs croulants encrassés de laideur sordide, ne tarderont guère à joncher le sol de leurs gravats, se dresse sur deux étages la longue façade claire en briques roses et blanches de l'édifice neuf, au dessin précis. Au centre, que délimite extérieurement la légère avancée des salles de cystoscopie, ont été groupés les laboratoires, les salles d'opération et d'exploration urologique. La policlinique occupe le premier étage d'une des ailes du pavillon. L'étage au-dessus et l'autre aile tout entière sont destinés à l'hospitalisation des malades : spacieux dortoirs de 20 lits et chambres d'isolement qu'inondent de clarté et

d'air pur de larges et hautes fenêtres. La place me manque pour dire quel soin averti et prévoyant se révèle aussi bien dans le plan général du service que dans les moindres détails ingénieusement adaptés à son fonctionnement. Je dois me borner à signaler en passant le parti qu'on a su tirer du sous-sol, qui formant un troisième étage est une merveille d'utilisation pratique. Un très beau service de radiologie y a été installé ainsi qu'un Musée d'anatomie pathologique, qui, par la riche collection des pièces, savamment classées et étiquetées, présente un intérêt documentaire et didactique inestimable.

Si nous avons, hélas ! trop souvent à déplorer la grande pitié de nos laboratoires ou de tel autre milieu scientifique de culture française, quel consolant réconfort nous offre ce service modèle que l'étranger à son tour serait en droit de nous envier ! C'est que l'Assistance publique ne s'est pas contentée en cette occasion de jouer son rôle d'*alma mater* généreuse et bienfaisante. Ses architectes ont agi avec le plus sage discernement en collaborant avec le chirurgien émérite qui, appelé à prendre la direction du service, devait mieux que personne être apte à en prévoir les nécessités et soucieux d'y apporter les plus subtils perfectionnements.

En mémoire du Maître qu'il admire et dont il continue la tradition scientifique par l'étendue de son savoir, ses méthodes de travail et des qualités personnelles sur lesquelles sa modestie m'interdit d'insister, le Dr Chevassu a tenu à inscrire au fronton du Pavillon d'Urologie le nom d'Albarran.

L'inauguration de ce pavillon a donc été

en même temps une émouvante commémoration.

De beaux discours ont été prononcés dont je

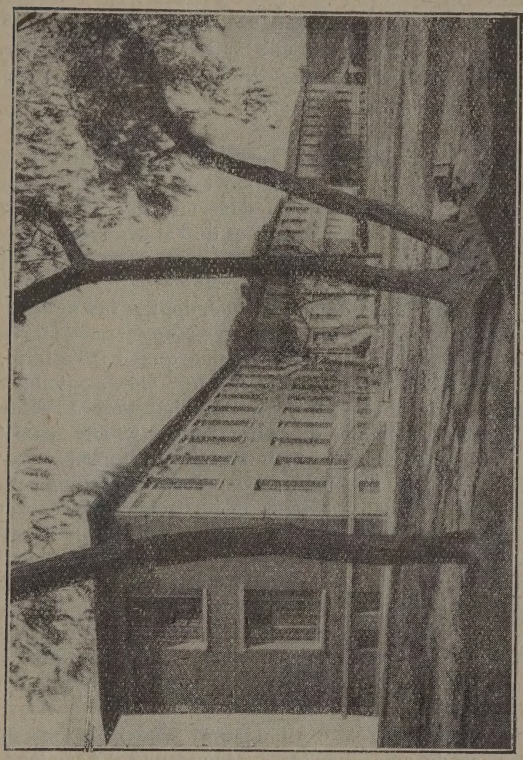


Fig. 1. — Façade donnant sur les jardins de l'hôpital. L'emplacement des anciens bâtiments, qu'on vient de démolir, est encore recouvert de gravats.

regrette de ne pouvoir citer que quelques passages.

Le *professeur agrégé Chevassu*. — Après

avoir minutieusement décrit le service et avoir exprimé de chaleureux remerciements à M. Boyer, directeur de l'hôpital Cochin, et à son économe M. Feiffer, M. Chevassu explique pourquoi il a donné au Pavillon et aux salles les noms d'Albarran, de Paul Reclus, de Lucien Picqué et de Jean Percepied.

« En glorifiant *Jean Percepied*, mon interne à l'hôpital Cochin en 1913, mort pour la France en 1915, j'ai tenu à perpétuer dans mon service le souvenir du courage tranquille et de l'abnégation admirable avec lesquels tant de nos jeunes camarades ont disparu pendant les années horribles.

« En glorifiant *Lucien Picqué*, dont je fus le bénévole en 1898, j'ai voulu rappeler à nos jeunes élèves que les vieux, eux aussi, ont donné, quand il l'a fallu, l'exemple du dévouement, sur un terrain combien différent de celui dont ils avaient l'habitude. Je salue bien bas la mémoire de ce brave qui, à 63 ans, partit aux armées d'Orient et que nous ne revîmes plus.

« Quant à mon maître *Paul Reclus*, qui plus qu'aucun de mes maîtres m'a enseigné le respect profond, non seulement de la vie, mais de la sensibilité humaine, il est là pour que son nom, pour moi symbole de douceur, rappelle sans cesse à mes élèves que si l'un des plus beaux rôles du médecin est de soulager la douleur, un de ses devoirs essentiels est de ne la point inutilement provoquer, ou d'en réduire ce qu'il ne peut pas éviter au plus strictement indispensable.

« Quant au nom d'Albarran, il s'imposait dans un service de voies urinaires. Alors que l'Assistance publique glorifiait depuis longtemps à Lariboisière le nom de *Civiale*, un des pères de l'urologie française, et à Necker celui de *Guyon*, le grand Maître de l'urologie mondiale, le nom d'Albarran, qui va en grandissant à mesure que sa mort s'éloigne, n'avait

pas encore reçu la consécration officielle que l'Assistance publique réserve aux meilleurs d'entre nous.

« Albarran fut un curieux de toutes les branches de notre art, et dans chacune d'elles nous avons l'étonnement de le trouver créateur. Anatomo-pathologiste dans ses travaux sur les tumeurs des mâchoires, de la vessie et du rein, bactériologiste dans sa thèse sur le rein des urinaires et dans ses études sur la bactérie pyogène et les anaérobies urinaires, physiologiste et clinicien dans son admirable exploration des fonctions rénales, chirurgien dans sa médecine opératoire des voies urinaires et surtout dans sa lutte pour la néphrectomie dans la tuberculose rénale, il restera avant tout pour nous, urologues, l'homme qui a rendu facile le cathétérisme urétéral et qui a, grâce à la géniale découverte de l'onglet du cystoscope, transformé l'urologie et fait d'elle la plus précise des spécialités chirurgicales.

« A la piété filiale des enfants d'Albarran, je dois l'honneur insigne d'être dans mon service le dépositaire des souvenirs les plus précieux du maître disparu. Dans le Musée que vous visiterez tout à l'heure, vous vous pencherez respectueusement sur ces manuscrits sur lesquels la main d'Albarran a tracé les règles essentielles de l'urologie scientifique et sur le premier cystoscope muni du premier onglet. Si peu digne que je sois d'être préposé à la garde de pareils trésors, je remercie profondément ceux qui me les ont confiés.

« Et devant ce buste qu'ils m'ont aussi confié, devant ce regard d'aigle qui dorénavant veillera sur mon service, je jure de faire tous mes efforts pour que l'œuvre qui s'accomplira dans le pavillon Albarran ne soit pas trop indigne d'un aussi grand patron. »

Le *professeur Pierre Duval* prend la parole au nom des élèves d'Albarran.

. . . . . .

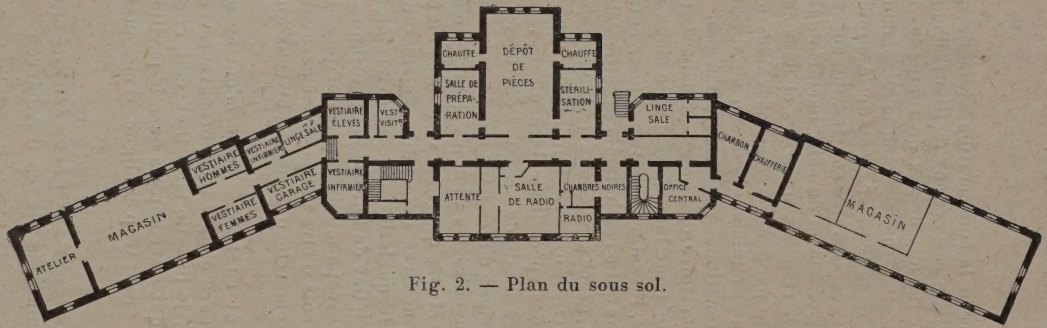
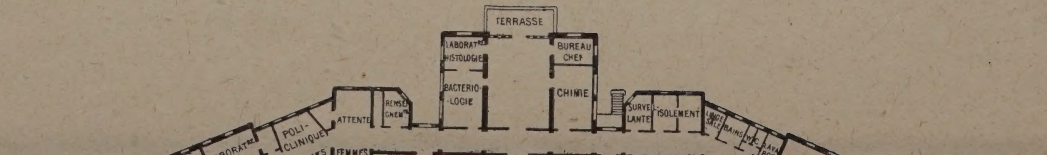


Fig. 2. — Plan du sous sol.



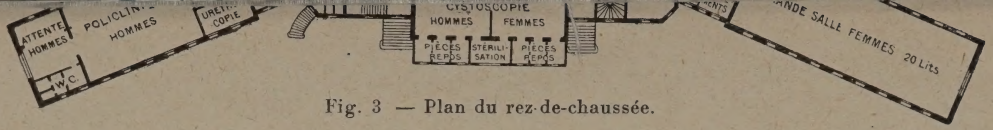


Fig. 3 — Plan du rez-de-chaussée.

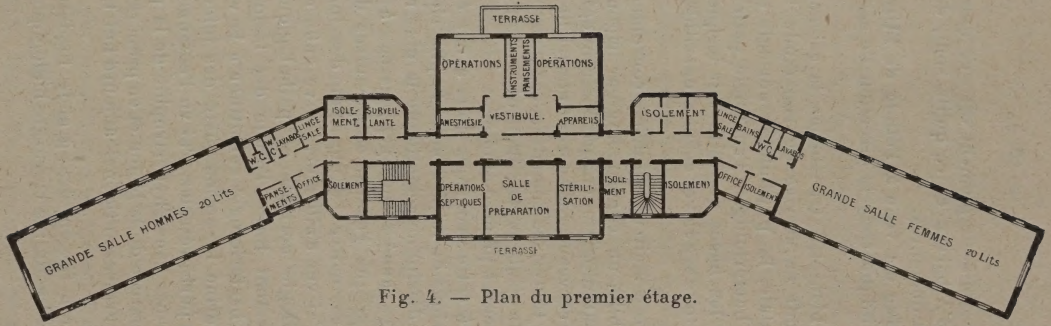


Fig. 4. — Plan du premier étage.

« Je voudrais simplement dire ce que ses élèves ont reçu d'Albarran et ce qu'ils sont, de son fait, devenus et demeurés.

« Albarran est venu à l'étude de l'Urologie à la période clinique sous la direction de son immortel fondateur.

« Mais bientôt il transforma la science qu'il étudiait. Il mit au service de son étude la méthode expérimentale, la physiologie normale et pathologique, la bactériologie, l'anatomie pathologique et lui donna les bases nouvelles sur lesquelles lui en tête, puis tous ses élèves ensuite, ont édifié l'Urologie actuelle.

« Albarran était un clinicien consommé, un opérateur habile, un expérimentateur rigoureux, puis anatomo-pathologiste, encore bactériologiste, il était un de ces cerveaux immenses, nourri de toutes les études, de toutes les connaissances possibles et dont le véritable génie faisait immédiatement progresser ce qu'il venait à peine d'étudier.

« C'est à cette école que nous avons été formés; nous recevions de lui l'exemple le plus riche, le plus fécond, la discipline scientifique la plus rigoureuse. Pendant les années que j'ai passées à ses côtés, songez donc que j'ai vu, entre autres découvertes mémorables, naître l'exploration des fonctions rénales. Je l'ai vue s'affirmer, j'ai vu enfin ces notions de physiologie normale et pathologique dominer triomphalement toute l'étude des lésions rénales j'ai vu la bactériologie substituer à la vieille infiltration d'urine la notion juste des infections gangreneuses péri-urétrales. J'ai vu l'anatomie pathologique affirmer dans l'hypertrophie de la prostate la véritable nature de la lésion et en préparer le traitement chirurgical rationnel aujourd'hui triomphant.

. . . . . .

« Albarran fut un des grands fondateurs de la chirurgie actuelle : la chirurgie biologique. »

Le *professeur Widal* fait revivre la figure si attrayante du professeur Albarran.

« Albarran ! Ces trois syllabes évoquent une des figures les plus impressionnantes et les plus extraordinaires que notre génération ait connues. L'homme qui a porté ce nom a étonné, ébloui, fasciné tous ceux qui l'approchaient. Il fut une force débordante de la nature, force qui fut maîtrisée, disciplinée par sa propre volonté.

. . . . . .

« Ses amis voient avec une douce et profonde émotion son nom donné à ce pavillon où l'Assistance publique a organisé un service modèle d'Urologie qui est celui de notre collègue Chevassu dont les chirurgiens et les médecins de l'hôpital Cochin ont pu apprécier depuis plusieurs années déjà la maîtrise en chirurgie urinaire.

« Vous venez d'entendre dire ce que fut Albarran comme chirurgien, comme savant, comme initiateur, comme chef d'école ; partout, il s'était placé au premier rang. Il était pourvu de tous les dons et tous il avait su les mettre en valeur, parce qu'il ne s'est jamais laissé aller à ses facilités. Il fut un travailleur acharné et les nuits passées au labeur, après les dures journées professionnelles que lui imposait sa réputation mondiale, n'ont pas été étrangères à sa fin prématurée. C'est sur lui-même qu'il exerçait avant tout son esprit critique ; ceux qui ont vécu dans notre intimité savent quel souci d'exactitude, quel scrupules il apportait dans toutes ses recherches ; c'est bien là ce qui fit la solidité de son œuvre.

« On ne peut penser à lui sans le voir apparaître avec son large front rehaussé par sa belle chevelure, avec sa taille svelte et souple, avec ses gestes expressifs pleins de vivacité et d'élégance ; il avait bien l'allure du grand seigneur d'Espagne. Son regard était mobile et pénétrant, sa physionomie impressionnable reflétait toutes les pensées qui se pressaient

dans son esprit; son profil était à la fois accentué et plein de noblesse comme celui des grands Emirs de la Conquête.

. . . . . .

« Cet homme, qui disposait de toutes les forces de la pensée et dont la volonté savait être indomptable, était le plus sentimental et le plus aimant des hommes; aussi était-il parmi eux un des plus aimés. Sa nature généreuse et chevaleresque ne fut jamais effleurée par une pensée mesquine; il était pitoyable à toutes les misères qui l'entouraient; chez lui la bonté du cœur égalait la puissance de l'esprit.

. . . . . .

« On ne pouvait approcher Albarran, sans être pris par son charme. Dès sa jeunesse, il avait eu un pouvoir de rayonnement qui faisait sentir tout naturellement son influence sur ceux qui l'entouraient; il avait le don d'attirance, don rare, mystérieux, souvent inexplicable qui n'appartient qu'à quelques êtres d'élite.

. . . . . .

« Son nom inscrit au frontispice de ce pavillon est parmi les plus glorieux de la chirurgie française. Aux médecins et aux étudiants qui viennent dans cet hôpital s'initier à la pratique de la Chirurgie urinaire on ne pouvait proposer plus grand exemple. »

Le ***professeur Roger***. Après avoir rappelé que la carrière d'Albarran s'est déroulée à Necker auprès de son maître Guyon auquel il succéda, qu'il occupa à son tour une chaire à la Faculté ainsi qu'auparavant en avaient occupées Panas, Damaschino, Orfila, Axenfeld, étrangers comme lui, le professeur Roger déplore sa fin prématurée et si cruelle encore qu'elle fût adoucie par l'affectueuse tendresse des siens.

« Celui-là est à plaindre qui part avec le regret de la vie et qui cependant a suffisamment souffert pour

considérer la mort comme la suprême délivrance.

« M. Chevassu a eu la pieuse pensée de placer sous le patronage d'Albarran son nouveau service d'Urologie. Il y a inscrit le nom d'un des maîtres dont la Faculté et les hôpitaux sont également fiers; d'un homme qui, par son génie, a su forcer l'admiration et qui, par son caractère et par la bonté de son cœur, a su conquérir l'affection de tous ceux qui l'ont connu. Albarran avait gardé les qualités de sa race originelle, de cette puissante race espagnole qui a doté l'Europe d'un monde nouveau; il s'était assimilé à l'esprit de sa patrie adoptive, de cette France laborieuse qui a toujours mis son idéal dans le culte du bien et du beau. Aujourd'hui Cubains et Français sont unis pour célébrer la gloire de celui qui fut un modèle de travail, de science et de dévouement. »

Le *professeur Presno*, président de l'Académie des Sciences de la Havane, apporte l'hommage des médecins cubains et de l'Association franco-cubaine « Joaquin Albarran ».

. . . . . .

« Histologue, anatomo-pathologiste, chercheur, clinicien, opérateur, Albarran fut le plus complet des urologues.

« Nul enfant de Cuba n'éleva aussi haut, en France, le nom de notre patrie et aucun nom ne symbolise autant que le sien les liens spirituels qui unissent le pays où il est né et sa patrie d'adoption.

. . . . . .

« Lorsqu'aujourd'hui les étrangers contempleront le nom d'Albarran au fronton du plus beau et du plus parfait service d'Urologie des hôpitaux de Paris, service si admirablement conçu par le professeur Chevassu, ils admireront la grande nation latine qui honore ainsi ceux qui, formés de culture française et

du génie français, sont les grandes figures de la médecine. »

M. A. Chenevier, secrétaire général de l'administration générale de l'Assistance publique à Paris, tient à associer l'Assistance publique à l'hommage émouvant qui vient d'être rendu au professeur Albarran et remercie le Conseil Municipal, le Conseil de Surveillance, tous ceux enfin qui ont coopéré à la création du nouveau service.

. . . . . .

« Ce service, nous en avons le sentiment, constitue une installation hospitalière modèle. En en confiant la direction médicale à M. Chevassu, nous savons qu'il saura en tirer tout le parti que nous en attendons, dans l'intérêt des malades, comme dans celui de la science médicale.

. . . . . .

« A tous ceux qui ont contribué au résultat que nous célébrons, nous adressons l'expression de notre gratitude ; et nos remerciements prendront pour eux, j'en suis sûr, une signification particulière, s'ils considèrent que nous les exprimons au nom de la population pauvre de Paris, que l'administration de l'Assistance publique a l'honneur de représenter. »

Il y aura bientôt quinze ans qu'Albarran est mort. Aussi, quoique ceux qui célébrèrent ainsi sa mémoire l'aient connu intimement et fussent à son égard animés des affectueux sentiments de l'amitié, leur témoignage n'en consacre pas moins son œuvre dont la solidité s'est affirmée à l'épreuve du temps et c'est déjà la postérité qui inscrit un nom illustre au Panthéon des gloires médicales de la France. Albarran fut en effet un savant et un chirurgien français. Que si, né à Cuba d'un père

Espagnol, il fit de neuf à vingt ans ses premières études en Espagne, et s'il était docteur de la Faculté de Madrid quand il vint à Paris accomplir sa magnifique carrière, c'est ici qu'il disciplina son esprit aux méthodes de la science expérimentale et acquit au Collège de France et dans nos hôpitaux sa profonde érudition et sa maîtrise chirurgicale. Son cœur, d'ailleurs, était ardemment français. Sans oublier jamais la douceur du ciel natal, ni renier sa race, il ne prenait conscience de son origine étrangère que pour y trouver un motif de plus à exalter en lui les sentiments d'amour et de devoirs à remplir envers son pays d'adoption. L'hommage qu'on vient de lui rendre prouve qu'il a bien mérité de la Patrie. Son souvenir est digne d'enrichir le trésor spirituel de cette noble terre de France qui, encore en proie aux ravages de l'invasion et dans l'incertitude pathétique du lendemain, fait lever des sillons sanglants de la guerre plus de science et plus de pitié.

J. Sanjurjo d'Arellano.

Paris. — L. Maretheux, impr., 1, rue Cassette. — 15749.